



BONJOUR L'ASILE

un film de
Judith Davis





UFO Distribution présente
une production Agat Films & Apsara Films

BONJOUR L'ASILE


un film de Judith Davis

avec Claire Dumas, Nadir Legrand, Judith Davis,
Mélanie Bestel, Maxence Tual et Simon Bakhouche

France – 2025 – 1h47

sortie le 19 février 2025

SYNOPSIS





Jeanne quitte quelques jours le stress de la vie urbaine pour aller voir sa grande amie Elisa, récemment installée à la campagne. Au cœur des bois voisins, un château abandonné devenu tiers-lieu, foisonne d'initiatives collectives. Elisa aimerait s'y investir, mais entre biberons et couches lavables, elle n'en a pas le temps. Jeanne, en militante des villes, n'y voit aucun intérêt. Quant à Amaury, promoteur en hôtellerie de luxe, le château, lui, il veut l'acheter. Tous trois convergent malgré eux vers ce lieu d'entraide et de subversion... Mais combien de temps cet asile d'aujourd'hui pourra-t-il résister à ce monde de fou ?

DISTRIBUTION
UFO DISTRIBUTION
01 55 28 88 95
ufo@ufo-distribution.com

PRESSE
Monica Donati
06 23 85 06 18
monica.donati@mk2.com

photos et dossier de presse sont téléchargeables sur www.ufo-distribution.com



ENTRETIEN AVEC LA RÉALISATRICE


Bonjour l'Asile est votre deuxième film après *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, qui vous avait révélée au cinéma en 2019. Six ans les séparent. Comment vous êtes passée de l'un à l'autre?

Après la sortie de mon premier film, j'ai repris la route des tournées de théâtre avec L'Avantage du doute, le collectif que j'ai co-créé avec Mélanie Bestel, Simon Bakhouche, Maxence Tual, Nadir Legrand et Claire Dumas. Nous écrivons, jouons et mettons en scène collectif.

Ces années ont été celles de la prise de conscience de la catastrophe écologique dans les proportions que nous savons et aussi de la naissance de quatre enfants pour Claire et Mélanie. Occasion d'expérimenter la réalité concrète de la création quand on devient mère et ses répercussions sur un groupe de travail. Ça a donné notre dernière pièce : *Encore plus, partout, tout le temps*. Comme toujours, nous sommes partis de nos angoisses et de nos contradictions réelles, pas de thématiques extérieures sur lesquelles on aurait un point de vue seulement théorique.

J'ai ainsi puisé dans nos réflexions, dans nos disputes aussi, la matière de mon nouveau film. J'ai inventé des personnages que je me suis amusée à faire naviguer de la pièce au scénario puisque j'écrivais les deux en même temps. C'est ainsi tout naturellement que mes compagnons de l'Avantage du doute sont à nouveau devenus les interprètes principaux de mon deuxième film.





On sent une filiation avec votre premier film, la même nécessité de questionner avec lucidité et obstination le monde dans lequel on vit, et pourtant vous laissez cette fois la place à un ailleurs. S'agit-il d'une tentative de réponse ?

Subir la négation des urgences sociales au profit d'une finance violente, le bétonnage d'une planète à bout de souffle, l'apologie d'une ère numérique qui nous soumet, le poids de la charge familiale où l'envie de bien faire nous piège par l'épuisement... me donne la sensation de vivre dans une farce invivable, un "asile à ciel ouvert".

A cette folie nous sommes confrontés le plus souvent seul.es : son foyer, son couple, son boulot, son fil d'infos... *Tout ce qu'il me reste de la révolution*, travaillait le même objectif : hisser ces impasses existentielles jusqu'à leur dimension collective. J'y mettais déjà en scène un groupe où quelques personnes essayaient de partager leurs pensées sur le monde. Souvent à la fin des débats, le public me demandait, ému : « reprendre la parole est essentiel, mais après ça, qu'est-ce qu'on fait » ? J'ai décidé de prendre cette question très au sérieux.

Bonjour l'Asile dessine ainsi un miroir de nos absurdités, mais il invite aussi à rêver un lieu du possible. La tâche a été rude ! Car bien sûr nos imaginaires sont loin d'être protégés de l'uniformisation généralisée. Si tous les centres-villes du monde finissent par ressembler au même duty-free, qu'en est-il de nos récits communs ? De nos aspirations singulières ? Les algorithmes des réseaux produisent du même en série et tous les corps, toutes les envies finissent par s'aligner. Même si on sent bien qu'il y a là un rétrécissement préoccupant, on ne sait plus très bien à quoi rêver.

Alors en quête de mes propres envies, j'ai inventé avec Maya Haffar, la co-scénariste du film, « l'HP », lieu associatif d'hospitalité permanente. La proposition est du côté des rejetés, des hors-normes, des larmes, des femmes, des pauvres... pour qui le film rêve un droit d'asile nouveau. Foyer de joie, d'altérité, d'entraînement au décentrement, de conversion des corps et des esprits intoxiqués par une société marchande déterminée à raser tout ce qui lui échappe.



Ce lieu se dresse au cœur de la forêt, sa représentation peut évoquer le conte, mais ne se cantonne jamais à une représentation purement imaginaire et irréaliste. Est-ce votre approche de l'utopie ?

Oui l'utopie. Lieu du Bonheur (eu-topie) et lieu qui n'existe pas (a-topie). Il fallait imaginer un espace en dehors du monde pour s'autoriser à rêver, mais évoquer dans le même temps une réalité possible.

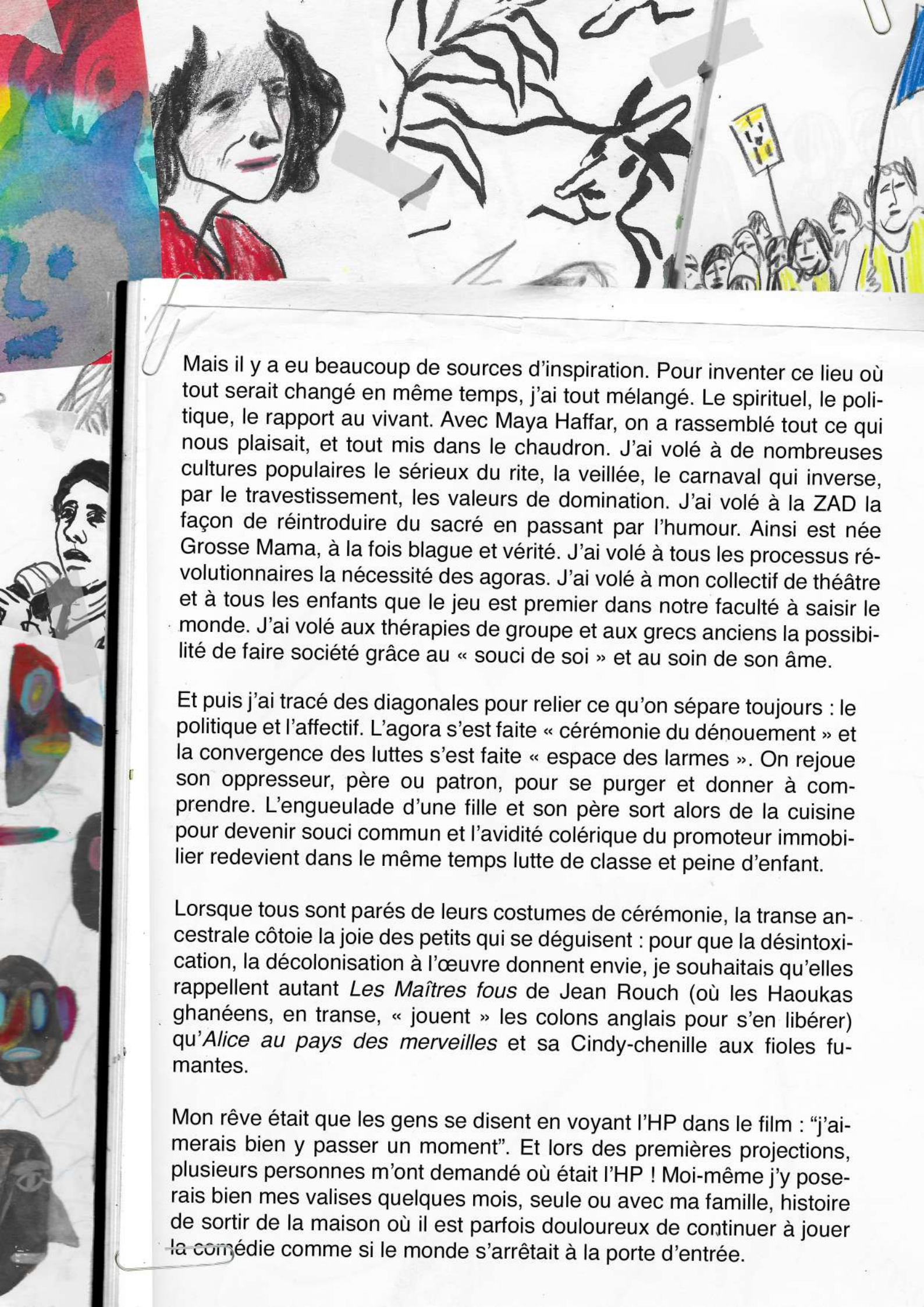
Ceux qui ont eu la chance de voir la ZAD de Notre-Dame-des-Landes avant les expulsions de 2018 parlaient du monde de Peter Pan. Aucune machine n'était entrée dans la forêt depuis 10 ans, les maisons s'étaient construites en dehors de tout formatage, Google map semblait avoir disjoncté pour échapper au traçage mondial, c'était d'une beauté totale. On a du mal à s'imaginer ce choc visuel : un autre monde... au cœur du monde. Et bien sûr la ZAD a toujours été une base arrière pour accueillir les exclus mis en danger. Ce frottement m'a beaucoup inspirée : L'Hospitalité Permanente, entre *Peau d'âne* et foyer de jeunes travailleurs.

J'ai ainsi cherché un lieu où la magie pouvait opérer. Difficile car beaucoup de bâtiments ont été lissés par l'usage touristique. Le château où nous avons tourné les extérieurs était abandonné, la végétation avait commencé à reprendre ses droits, juste ce qu'il fallait. Ironie : le tournage a été le dernier bal pour ce lieu plein de charme car il a entre temps été racheté... pour faire un hôtel de luxe.



suite
→





Mais il y a eu beaucoup de sources d'inspiration. Pour inventer ce lieu où tout serait changé en même temps, j'ai tout mélangé. Le spirituel, le politique, le rapport au vivant. Avec Maya Haffar, on a rassemblé tout ce qui nous plaisait, et tout mis dans le chaudron. J'ai volé à de nombreuses cultures populaires le sérieux du rite, la veillée, le carnaval qui inverse, par le travestissement, les valeurs de domination. J'ai volé à la ZAD la façon de réintroduire du sacré en passant par l'humour. Ainsi est née Grosse Mama, à la fois blague et vérité. J'ai volé à tous les processus révolutionnaires la nécessité des agoras. J'ai volé à mon collectif de théâtre et à tous les enfants que le jeu est premier dans notre faculté à saisir le monde. J'ai volé aux thérapies de groupe et aux grecs anciens la possibilité de faire société grâce au « souci de soi » et au soin de son âme.

Et puis j'ai tracé des diagonales pour relier ce qu'on sépare toujours : le politique et l'affectif. L'agora s'est faite « cérémonie du dénouement » et la convergence des luttes s'est faite « espace des larmes ». On rejoue son oppresseur, père ou patron, pour se purger et donner à comprendre. L'engueulade d'une fille et son père sort alors de la cuisine pour devenir souci commun et l'avidité colérique du promoteur immobilier redevient dans le même temps lutte de classe et peine d'enfant.

Lorsque tous sont parés de leurs costumes de cérémonie, la transe ancestrale côtoie la joie des petits qui se déguisent : pour que la désintoxication, la décolonisation à l'œuvre donnent envie, je souhaitais qu'elles rappellent autant *Les Maîtres fous* de Jean Rouch (où les Haoukas ghanéens, en transe, « jouent » les colons anglais pour s'en libérer) qu'*Alice au pays des merveilles* et sa Cindy-chenille aux fioles fumantes.

Mon rêve était que les gens se disent en voyant l'HP dans le film : « j'aimerais bien y passer un moment ». Et lors des premières projections, plusieurs personnes m'ont demandé où était l'HP ! Moi-même j'y poserais bien mes valises quelques mois, seule ou avec ma famille, histoire de sortir de la maison où il est parfois douloureux de continuer à jouer la comédie comme si le monde s'arrêtait à la porte d'entrée.



Les personnages du film en tout cas, y passent un moment puisque c'est vers l'HP que tous convergent. C'est une recherche d'unité pour un récit polyphonique qui aborde comme vous le disiez, "tout en même temps" ? L'HP comme fil conducteur d'une pluralité de thématiques ?


C'est vrai que le film propose plusieurs portes d'entrée. D'un côté : « un couple quitte la ville pour être en cohérence avec ses convictions écologistes... mais oublie au passage la répartition équitable du travail domestique. »

D'un autre côté : « un self-made man déchaîné en quête de rentabilisation est en train de mourir de cette identification au modèle de réussite capitaliste. » Et enfin : « un lieu où la liberté s'exerce sous forme d'initiatives originales et pleines d'espoir est menacé d'expulsion par ceux qui veulent en faire un hôtel de luxe ».

On dirait trois films, mais trois films qu'on a déjà vus. Ce qui me plaisait c'était de tracer la ligne commune de ces trois histoires pour en faire un récit original. Cette ligne, c'est le danger de mort que représente l'extension des logiques d'exploitation et de rentabilité à tous les domaines de la vie. Une seule thématique, mais plein de façons de l'incarner. A dessein, puisque tout est concerné.

Alors Bastien croit bien faire, mais ne voit pas que ce qu'il épargne à un veau, il le fait subir à sa femme, Jeanne milite, mais s'auto-exploite autant qu'Amaury, Victoire dresse son corps, Elisa sa politesse sociale, et Amaury convoite l'HP, territoire qu'il veut nettoyer autant que son visage qu'il a dompté jusqu'au sourire pour ressembler le plus possible à ses propres dépliants publicitaires. Et rien qu'à entendre cette dernière phrase on a envie de la commenter, en blaguant : "Bonjour l'Asile !".





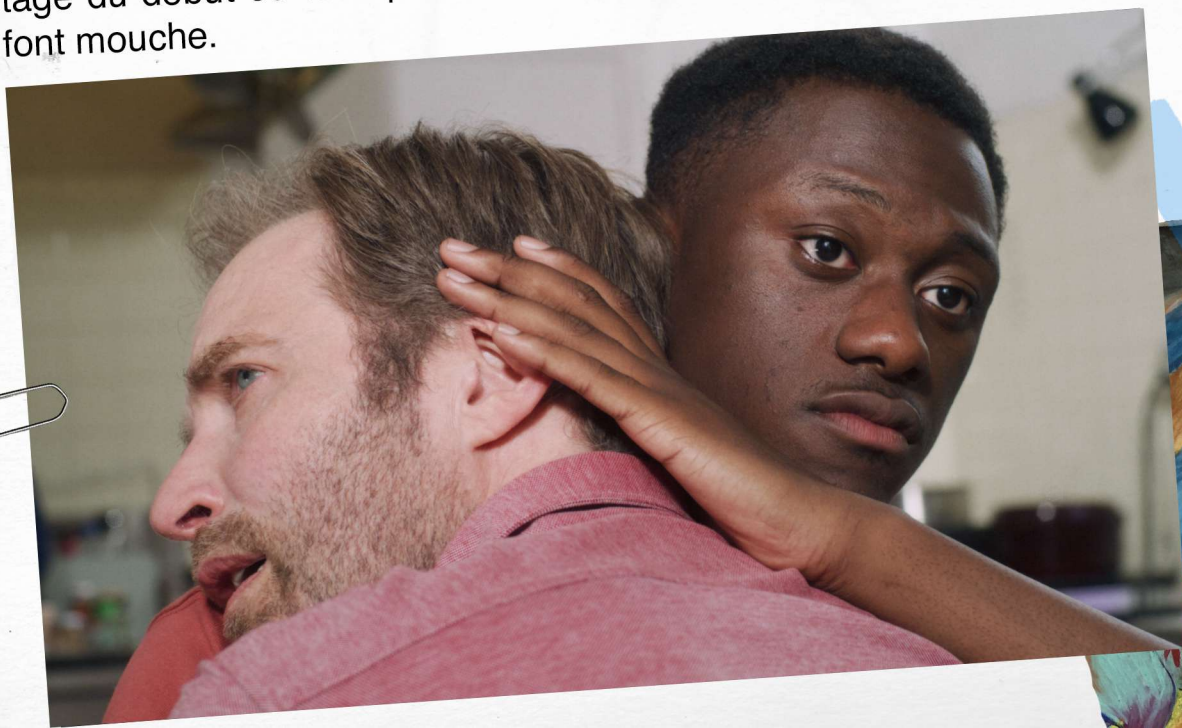
L'asile du titre serait alors à la fois notre monde devenu fou et l'HP qui nous en protège et résiste ? Comment avez-vous imaginé l'articulation de ces deux mondes ?

Le motif de l'Asile agit comme un miroir. L'HP inverse le bizarre et le normal. Son apparente déraison offre au cœur de la bouffonnerie, un nouveau discours de vérité. Pour ce faire, il fallait que l'HP agisse sans cesse en révélateur. Comme en photo argentique.

Agir en révélateur, c'était tenter de provoquer l'étonnement du spectateur avec les armes de l'HP lui-même. Que d'une scène à l'autre, on s'autorise des ruptures de rythme, de ton, de nature d'imaginaire. Comme un réveil commun des personnages et des spectateurs, que les deux se disent au même moment : "Mais qu'est-ce que c'est que ça ?".

Alors Bernard sort du miroir et déboule dans la chambre d'Elisa. Gros macho en slip, bouffon ingérable, double mauvais goût d'Elisa, qui vient pour lui botter les fesses et l'inviter à se déplacer. Elisa joue l'esprit même de ce qui l'opprime et retrouve par là sa liberté et son inspiration artistique.

Alors Victoire et Bastien ingurgitent par erreur les mélanges de Cindy et l'on bascule avec eux dans leur « espace des larmes », flash-back existentiel de 8 minutes, terrain d'accueil où leur brutalité peut s'élaborer. Miroir inverse de la scène de papotage du début où tous prennent l'apéro, avec canapé, table basse et recettes qui font mouche.



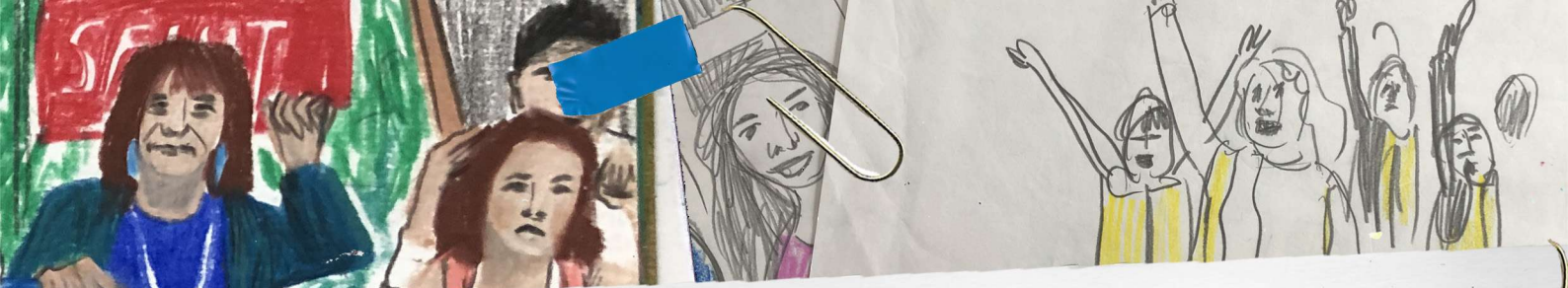


A l'HP règne un autre rapport au temps. C'est là que les deux amies désynchronisées, Jeanne et Élixa, parviennent à se retrouver...

Oui, l'HP est un principe de déraillement, le détour ou la pause en sont donc des motifs constitutifs. Pour se réparer on a besoin de temps. Et donc de scènes qui se déploient pour dépasser l'apparente légèreté.

Les hommes se réunissent pour s'entraîner à changer, Elisa et Jeanne soignent leur amitié. Amitié affective et amitié de combat. J'avais envie de mettre en valeur une relation affective qui se prolonge dans une relation citoyenne pour lier les émotions à la réflexion. Soigner leur lien, c'est trouver concrètement le temps de reprendre le dialogue ininterrompu des amies, celui qui transforme les choses barbares et informes qui nous entourent en monde vivable.






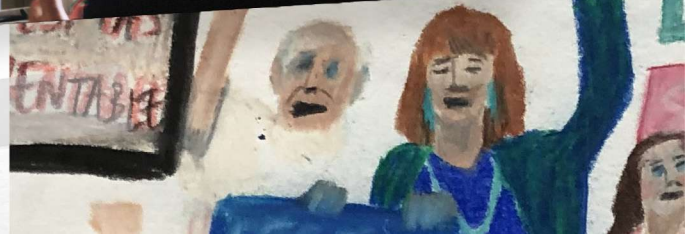
La liberté formelle que vous décrivez semble être rendue possible par le choix de la comédie. Comme lors de votre premier film, vous croyez en la puissance du rire ?

Le rire fédère et rend intelligent celui qui accepte le miroir tendu. Rire ensemble, c'est souffler sur les braises de l'énergie qui nous reste, et en prendre soin comme le plus grand des trésors. Dans le film, Cindy est aux manettes, et on s'amuse à la regarder faire dérailler le récit avec malice.

C'est-à-dire ?



Cindy est à la fois un personnage et un principe de récit. Pour que le film soit aussi loufoquement accueillant que l'HP, j'y ai caché des blagues, des parodies, des bides même. Cet humour dont je parle est à la fois une relance rythmique et une promesse d'histoire. Et il est littéralement personnifié par Cindy, déconneuse, trickster qui rame à contre-courant, Merlin l'enchanteresse qui met un bâton dans la roue et permet qu'enfin, ça déraille. Alors on prend des raccourcis ou on tombe en panne, on s'attarde longuement ou on ellipse soudainement pour que la déroute advienne. Le film se fait à dessein des croches pattes tout au long du trajet.

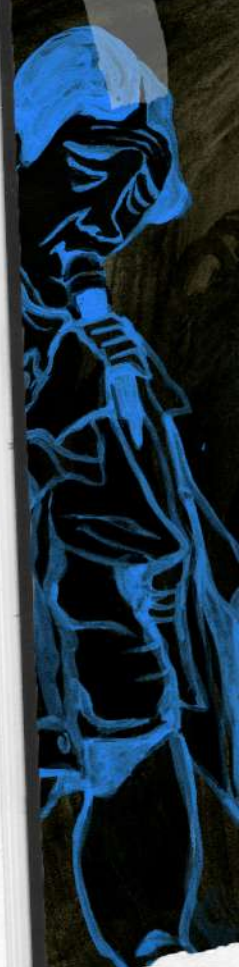




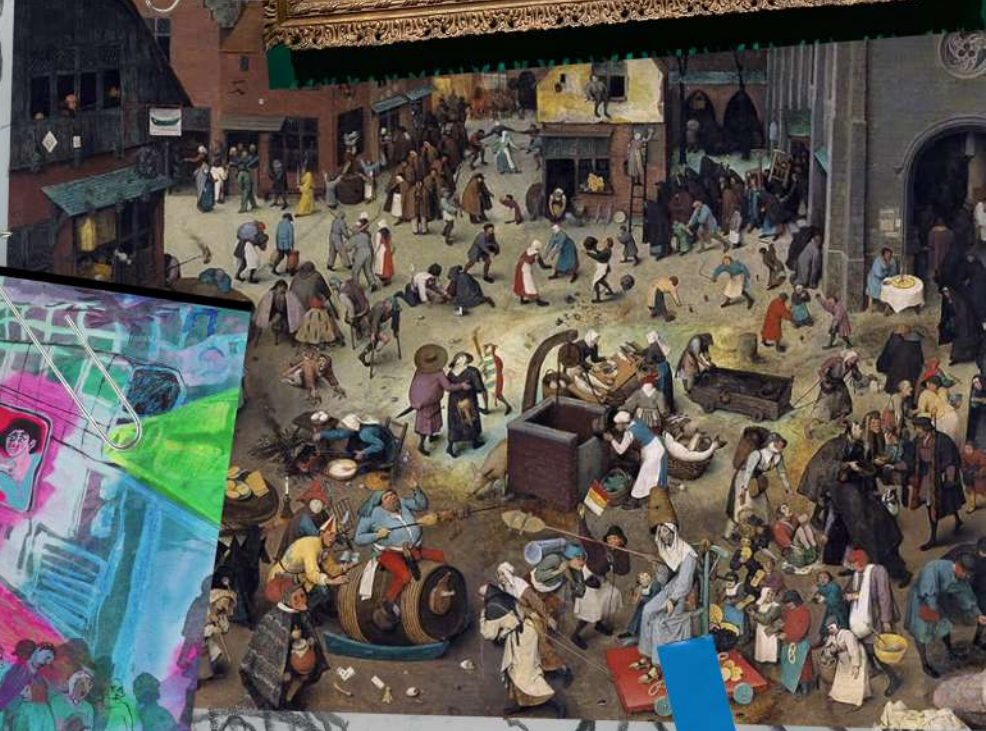
Mais la comédie passe aussi dans le film par une forme de caricature, quel est votre point de vue ?


J'ai plaisir à partir d'un lieu commun. Parce qu'il est commun justement. Partir de ce qu'on connaît pour s'en amuser. Et puis on est tous la caricature d'un autre. Cette réversibilité est une clef. J'aimais bien l'idée qu'Amaury semble sorti d'une pub pour une montre au début du film. Vu que j'en ai fait un personnage principal, j'ai du temps pour déconstruire le cliché qu'il représente. Grâce notamment au personnage de Jeanne, qui fonctionne comme un cheval de Troie : on l'envoie devant pour observer, se méfier, et grâce à ses préjugés, on peut désamorcer le cliché et continuer. C'est ce qui se passe avec l'HP, elle est sûre qu'il s'agit au pire d'une secte de développement personnel, au mieux d'une communauté hippie. Mais nos représentations bougent au rythme de celles de Jeanne.

Si ce dessillement advient dans le récit, il fallait aussi l'incarner à l'image. Le cadre s'efforce ainsi de rassembler. Mettre dans le même cadre des gens que l'on associe systématiquement à des combats différents. Soit on voit des néo-ruraux blancs qui prônent la décroissance, soit des jeunes racisés en prise avec la misère urbaine et les violences policières. Comme si l'on voulait exclure pour toujours ces derniers de tout questionnement écologiste ou féministe. De l'art de diviser... Dans mon cadre, la réconciliation de Jeanne et Elisa, par exemple, ne peut se faire que sous le regard intelligent du jeune Mamadou, qui leur tient les mains.



RÔF





Vous écrivez pour les actrices et acteurs de votre collectif théâtral « L'Avantage du doute », qu'est-ce que cela implique ?

Avec Mélanie, Simon, Maxence, Nadir et Claire, nous travaillons collectivement et sans chef depuis 17 ans. Or, le cinéma est un art dont l'organisation est très pyramidale. Ecrire sur mesure pour notre troupe, c'est garder une dimension collective. Chaque interprète sait ce que le film défend de part en part et bien au-delà de « sa partition ». Nous pouvons répéter et réfléchir ensemble, et je peux accueillir leurs propositions. Les dialogues du film sont très rythmiques et tout est très écrit. Or, Claire Dumas est une grande improvisatrice. Je souhaite donc m'adapter : son Bernard, son double, est devenu l'endroit où l'impro pouvait être circonscrite et permettre à l'invention de Claire de se déployer pour donner toute sa dimension explosive au personnage.

Comment avez-vous pensé cette mise en scène aérée, qui comprend plusieurs séquences collectives ? Et votre travail sur la lumière et les couleurs ?

L'imagerie de l'HP est du côté d'un carnaval des fous. Avec Tom Harari, le chef opérateur, nous avons pensé à celui de James Ensor pour ses couleurs vives et ses compositions apparemment disparates. Dans le même geste grotesque, Goya et Bosch ont inspiré Elisa Dray-Farges, l'artiste qui a réalisé les œuvres d'Elisa notamment pour le générique de fin.

À l'HP, la mise en scène laisse place à des plans en lumière naturelle qui appartiennent parfois à des points de vue de non-humains, comme des arbres ou des oiseaux. Le bureau de Cindy apporte un clair-obscur qui tranche. L'élément feu s'y déploie avec les fumées de ses fioles et les bougies qui crépitent. C'est un lieu de soin accueillant, un refuge lumineux au cœur de la nuit.

Avec Tom Harari et Marion Bernard, la scripte, nous avons souvent travaillé le découpage dans le sens de plans longs afin de laisser la connivence des acteurs se déployer. Le décor de la maison d'Élisa et Bastien a été choisi afin que la cuisine et la salle à manger dessinent comme une scène et une coulisse contiguës, où un ballet ininterrompu se joue pendant l'apéro du début du film et révèle la théâtralité des rapports sociaux.

Dans les séquences collectives, comme la cérémonie du dénouement, il fallait sentir que la nature, d'une certaine manière, soutenait la parole subversive de la jeune Jenny. Cela passe par des travellings avant et des zooms autonomes, ainsi que des sons de la forêt qui apparaissent comme autant d'échos à sa voix





RÊF





Vos décors et costumes à l'HP s'inspirent de l'art brut. Pourquoi ce choix ?

L'art brut, comme prise au sérieux de la différence, a dès le début été un guide visuel. Et musical, aussi. Pour éviter le cliché justement. Faire de l'HP un lieu de la dignité retrouvée et non réduire à une communauté baba dont on peut se moquer. Cela passe par une nature précise de beauté.

L'homme-serpillière, par exemple, est inspiré d'un homme de ménage interné à Turin à la fin du 19e siècle. Chaque jour, il récupérait les torchons usés et en défaisait des fils, grâce auxquels il se tissait des habits d'empereur. Et chaque jour il se parait de cet habit de dignité pour faire le ménage. Dans le même esprit, Marta Rossi, la costumière, a fabriqué un dieu-Deliveroo en cousant une grande cape vert électrique au sac à dos du personnage de Moussa.

Dans l'inversion que l'HP propose, je souhaitais que l'on puisse se dire que c'était Jeanne, rivée sur son portable, qui était costumée, ou que c'était Amaury au sourire parfait qui était masqué et prisonnier de sa vitrine sociale. Jusqu'à ce qu'enfin, tous baissent la garde. Ce que j'invite le spectateur à faire en découvrant *Bonjour l'Asile*.

Propos recueillis par Anne-Claire Cieutat



La réalisatrice



Judith Davis co-fonde le collectif théâtral « L'Avantage du doute » avec Claire Dumas, Simon Bakhouche, Mélanie Bestel et Nadir Legrand en 2007. Maxence Tual les rejoint en 2014. A cinq et sans chef.fe, il et elles écrivent, jouent et mettent en scène des spectacles joués à Paris et en tournée. *Encore plus, partout, tout le temps* leur dernière création, est encore en tournée cette saison. Judith travaille comme actrice pour le cinéma, la télévision et le théâtre, mais « L'Avantage du doute » reste sa source d'inspiration principale lorsqu'elle décide d'écrire et de réaliser son court-métrage *Un grand soir* (2015) et son premier long métrage *Tout ce qu'il me reste de la Révolution* (2019). *Va dans les bois*, court-métrage écrit et réalisé en 2022 est une double commande de l'Ecole de la Comédie de Saint-Etienne pour la promotion sortante et de la CinéFabrique où Judith aime également être intervenante.

Son second long métrage, *Bonjour l'Asile*, à nouveau écrit sur mesure pour les interprètes de son collectif et toujours produit par Agat films et Apsara films, sortira en 2025.



LES INTERPRÈTES

Claire Dumas



Dans *Bonjour l'Asile*, Claire Dumas est ELISA artiste talentueuse en train de se dissoudre dans la vie de famille. Véritable alter ego de Judith, c'est à travers les créations de leur compagnie commune, que Claire expérimente depuis 15 ans son jeu, ses qualités de directions d'acteur et son écriture. En parallèle des sept créations de l'Avantage du doute, elle joue au cinéma et pour la télévision (avec C. Verney, L. Borleteau, X. Legrand, M. Laine, E. Suleiman, P. Salvadori, B. Kasmi, J. Devoldère, E. Girard ou C. Rosset), jusqu'à son premier rôle, récemment, dans *Toutouyoutou* (G. de Margerie et M. Donze, réalisée par J. Patry), série mêlant espionnage et aérobic. Ses années de ballet classique et ses dons d'improvisatrice lui offrent ainsi un éventail de jeu très large, dont un des extrêmes serait son personnage de BERNARD, blouson en cuir et slip kangourou, double macho d'Elisa dans *Bonjour l'Asile*.

Nadir Legrand



Très loin de son personnage d'AMAURY, Nadir Legrand se forme à la classe-libre de l'École Florent avant d'intégrer plusieurs compagnie de théâtre (EDVIN(e) avec Eric Ruf, les Possédés). Il trouve son zénith avec l'Avantage du Doute pour qui il joue, écrit et met en scène depuis 15 ans. En parallèle, il tourne dans plusieurs séries (*Hard* ou *Les Sentinelles*), et joue au cinéma (*Regarde-moi de M. Nicole* , *Pourquoi tu pleures ?* de K. Lewkowicz, *Rien à perdre* de D. Deloget, N. Garcia, C. Carion, J. Bonnell...). Dans ses deux longs métrages, Judith lui écrit des personnages d'entrepreneur détruit et destructeur. L'absence totale de redondance entre Nadir et ces personnages aide Judith à affirmer son écriture: des figures claires, mais malgré tout en dehors des sentiers battus.

Mélanie Bestel



Il en va de même pour Mélanie Bestel, qui n'a en commun avec son personnage de VICTOIRE que la paire de bottes en caoutchouc de la scène finale sur la plage. Et peut-être écoutent-elles aussi les mêmes podcasts sur l'art contemporain... Après ses études littéraires, Mélanie assiste à la mise en scène Michel Raskine au théâtre du Point du jour. Puis elle entre au Compagnonnage à Lyon. Elle garde de cette formation, menée par le collectif «Les 3/8», le goût de jouer, écrire et mettre en scène au coeur de bandes de comédien.nes. Parallèlement à son engagement dans le collectif l'Avantage du doute elle travaille entre autres avec Gwenaël Morin, Claire Rengade, Chris an Geoffroy-Schlittler, Halory Goerger.

Maxence Tual



Parallèlement à des études de philosophie, Maxence Tual débute son parcours de comédien en 1996. Il travaille avec les « Chiens de Navarre » depuis leur création en 2005 et sur six spectacles. Il crée avec A-E Sorlin et T. Scimeca *Jamais labour n'est trop profond*. Il intègre le collectif l'Avantage du doute en 2017 avec qui il écrit et joue *Encore plus, partout, tout le temps* et *Aftershow*. Il donne la réplique au chanteur Raphaël dans son nouveau spectacle *Bandes Magnétiques*. Il tourne dans les séries *Ainsi soient-ils* (saison 3 – 2015) et *Platonique* de Camille Rosset et Elie Girard. Au cinéma, il joue pour J-C. Meurisse, J. Doillon, J. Guetta, A. Diwan, A. Vernhes-Lermusiaux, T. Bidegain, C. Vignal, C. Ducroq, C. Devaux, J. Carpen er, L. Prost, S. Fillieres... avant que Judith, et selon ses propres mots, ne lui écrive Bastien, « un personnage tellement sur mesure qu'on croirait un documentaire ».

Simon Bakhouché



Simon Bakhouché a été au siècle dernier clown dans les cirques, et même partenaire de Achille Zavatta. Depuis, de Racine à Dubillard il a fait l'acteur dans une trentaine de pièces et une vingtaine de films. Ces dernières années il travaille avec 2 collectifs : Les Possédés (*Oncle Vania, Merlin, Tout mon Amour...*) et bien sûr L'Avantage du Doute. Mao boudineur dans une usine de câbles, traversant l'Europe à cheval et le Guatemala derrière un berger-violoniste pour retrouver une femme aimée, l'homme aux mille vies était le seul à pouvoir jouer Cindy. La même malice dans l'oeil et toujours un sourire d'avance.

L'Équipe

avec

Claire Dumas
Nadir Legrand
Judith Davis
Mélanie Bestel
Maxence Tual
Simon Bakhouché

Écrit par Judith Davis et Maya Haffar
Production Marine Arrighi de Casanova (Apsara Films)
Patrick Sobelman (Agat Films)

Image Tom Harari

Montage Clémence Carré

Musique François Ernie

Son Jean-Barthélémy Velay, Alexis Meynet, Aymeric Dupas

Collaboration artistique Claire Dumas

Dessins Elsa Dray-Farges

Scripte Marion Bernard

Assistanat mise en scène Camille Servignat

Décoration Aurélien Maillé

Costumes Marta Rossi

Direction de production Ferdinand Verhaeghe

Maquillage Fanny Fallourd

Collectif Théâtral L'avantage du doute

Distribution France UFO Distribution

Ventes internationales Totem Films

avec le soutien de **Canal+** avec la participation de **Ciné+ OCS** avec le soutien de la **Région Bretagne** en partenariat avec le **CNC** et du **Centre national du cinéma et de l'image animée** en association avec **Cinémage 18, Cinécap 7, Indéfilms 12** développé avec le soutien d'**Indéfilms Initiative 10** et de la **Proci-rep Angoa** En association avec **Micro Climat** et **TSF**

Ce dossier de presse a été conçu et réalisé par **Elsa Dray-Farges**

site internet : www.elsadray-farges.com

Instagram : @elsadrayfarges

